

Monsieur le Conseiller fédéral,
chers membres du jury,
chers collègues et amis,
chers lecteurs ici présents,

Je suis profondément reconnaissante à l'Office fédéral de la culture et au jury de la récompense qui m'est attribuée aujourd'hui, dans le cadre de cette fête, ici à la Bibliothèque nationale.

Ce n'est pas là une simple formule de circonstance. La cérémonie de ce soir manifeste une Suisse plurilingue à laquelle je suis viscéralement attachée : je m'y reconnais au quotidien, elle est ma réalité biographique et professionnelle.

Je repense à mon enfance neuchâteloise et francophile, archi-francophile, où comme à notre insu, l'autre langue était toute proche, puisqu'il nous arrivait de schwäntzer, de recevoir des schlaguées, de coller des rbletz, de croquer des zwieback et de grignoter des schnetz.

Petit à petit, d'autres nomadismes sont venus se greffer sur ces petits exotismes, jusqu'à constituer cette identité multiple et instable qui est notre lot à presque tous, notre richesse commune, puisque l'un des fondements de ce pays, c'est que l'autre culture est aussi toujours, peu ou prou, la nôtre.

Évidemment, il y a un très grand bonheur dans le métier de traducteur : le travail d'écriture, l'immersion active dans des textes inépuisables, et la rencontre avec des écrivains : pour être traducteur, il faut être au moins deux. Aussi, qu'ils soient ici ou retenus ailleurs, ou même s'ils nous regardent du haut de l'Olympe, tous les auteurs que j'ai traduits sont avec nous ce soir, en goguette ! Et aussi les éditeurs, les correcteurs, les collègues, les compagnons de longue date du Centre de traduction littéraire ou du Collège de traducteurs de Looren, quelques lecteurs fidèles, bref, j'associe à ce prix tous ceux qui m'ont fait confiance au fil des ans. Et quelques mécènes et sponsors, aussi, sans lesquels rien ne pourrait se faire. Et surtout, last but not least, mon mari, Hans-Jörg Graf, que je tiens à nommer et à remercier ici.

Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a une certaine audace à récompenser une traductrice ; Christina Viragh, elle-même traductrice et écrivain, a circonscrit en trois phrases ce geste étonnant qu'est la traduction :

Une traduction est le livre d'un auteur dont ce n'est pas le livre.

Ce livre n'est pas non plus le livre de la traductrice ou du traducteur.

Et pour autant, ce n'est pas le livre de personne.

On le voit, il y a vraiment quelque chose de trouble dans notre métier.

À commencer par la notion même de texte « original », dérivé du mot « origine », dérivé lui-même du latin « oriri » : se lever, jaillir, naître. Ce texte source, sur lequel nous travaillons, est lui-même un terrain mouvant, vibrant, et chaque lecture, chaque nouvelle traduction en réactive, indéfiniment, le foisonnement et le secret.

Et bien sûr, au cours de l'étrange métamorphose qu'est la traduction, la langue de départ vient inquiéter la langue d'arrivée, la pousser à ses confins. De là, chez le traducteur, une incertitude frontalière, un flottement perpétuel, l'impression que l'on pourrait toujours faire mieux. L'oscillation entre une confiance en soi téméraire et des doutes paralysants. Et l'accès, quand tout va bien, à une liberté jubilatoire, inattendue.

Distinguer la traduction littéraire, et c'est là l'essentiel à mes yeux, c'est attirer l'attention sur la fragilité du sens et de sa réception, et sur notre responsabilité de porteurs de feu.

Marion Graf

discours prononcé le 13 février 2020,

à l'occasion de la remise du Prix spécial de traduction

décerné par [l'Office fédéral de la culture](#).